

Frères et sœurs,

Nous recevons ce matin la troisième et dernière parabole de l'évangile selon saint Matthieu qui marque aussi la fin de l'année liturgique à travers la fête du Christ roi. Pour illustrer cette parabole, laissez-moi tout d'abord reprendre une histoire dont vous avez certainement entendu parler : la Légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. Bien entendu je ne veux pas parler de la parodie intitulée *Kamelott*, mais bien du cycle arthurien mis en écrit par les écrivains du XIIe siècle. Dans cette légende, les chevaliers sont invités à parcourir la terre pour trouver le saint Graal. Ils traversent les montagnes, errent, parcourent les contrées lointaines, risquent leur vie à chaque instant pour trouver cet insigne objet. Et la légende dit que sa dernière épreuve achevée, le chevalier doit entrer dans une pièce où se trouve le vase, l'objet de la quête. Mais dans la même pièce se trouve un vieux roi couvert de lèpre. Malheur au chevalier qui se précipitera sur le vase pour s'en saisir : il mourra. Heureux celui qui se précipite vers le vieux roi lépreux pour soigner ses plaies : c'est ce dernier chevalier qui aura trouvé le vrai, l'unique saint Graal. Car le Graal n'est pas tant un vase de métal ou de terre cuite que le vase sacré que, même le plus déchu de tous les hommes, porte enfoui en lui. Et bien sûr, ce roi lépreux symbolise le Christ, lui qui s'est identifié au péché, cette lèpre qui détruit notre âme, lui qui n'avait même plus figure humaine après une nuit de tortures et son humiliation et son écartèlement sur la croix. C'est, me semble-t-il, la même dynamique qui anime la parabole de ce jour : « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». Le seul vrai trésor qu'il est légitime de chercher, la seule vraie quête qu'il est légitime de poursuivre est celle de notre humanité, fût-elle abimée ou même blessée.

Là aussi, comme pour les paraboles des deux semaines précédentes, la fin est choquante, si choquante que mes équipes funéraires refusaient de la lire lorsque ce texte était choisi pour des obsèques : « tout de même, Père Sébastien, vous n'y pensez pas ! Quelle image de Dieu donne-t-on lorsqu'on lit : 'Allez vous-en, loin de moi, maudits, dans le feu éternel préparé pour le démon et ses anges...' » Personnellement, je préfère l'image de Dieu qui m'est donnée à travers cette parabole plutôt que l'image du Dieu que je me fabrique en retranchant des Ecritures les paroles qui me dérangent. Et, encore une fois comme pour les paraboles des semaines précédentes, n'allons pas trop vite en besogne et regardons attentivement ce qui est écrit et rappelons-nous avant tout que c'est une bonne nouvelle.

Ce que vise cette parabole, à mon avis, c'est la différence de réponse dont nous sommes capables face à des situations identiques. Dans un cas, il est répondu : « *Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu...? tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? etc. Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?* » et dans l'autre cas : « *Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, avoir soif, être nu, étranger, malade ou en prison, sans nous mettre à ton service ?* » Dans le premier cas, les justes paraissent tout étonnés : « nous n'avons rien fait qui mérite un tel traitement ! Nous ne t'avons jamais nourri, abreuvé, etc. ! » Eh bien si ! Et tous, nous l'avons fait. Je prends un exemple simple : lorsque votre enfant ou votre petit frère ou votre petite sœur avait faim, l'avez-vous laissé seul ? l'avez-vous laissé se débrouiller avec son *body* ? l'avez-vous laissé dans sa couche sale ? Non, bien sûr ! vous en avez pris soin ! « C'est naturel ! », me direz-vous. Ce à quoi je vous réponds : « Dieu est naturel, c'est nous qui ne le sommes pas ». En effet, pourquoi à tel homme sommes-nous capables de prodiguer des soins magnifiques comme prendre soin de son enfant, et à tel autre nous sommes capables de montrer de la haine ou de l'indifférence ? Où se situe la différence entre les deux ? Parce que vous aimez vos enfants ?

et parce que les autres vous ne les aimez pas ? *C'est pas ça, mais...* Eh bien dans l'évangile il n'y a pas de *mais*. Que votre oui soit oui, que votre non soit non ; tout le reste vient du Mauvais dit Jésus. Autrement dit, selon l'évangile, nous devrions prendre soin les uns des autres de la même manière que nous prenons soin de nos propres enfants, c'est-à-dire naturellement, sans nous en sentir obligés, sans agir pour faire une bonne action, juste parce que c'est naturel.

Donc, ce passage nous livre une première bonne nouvelle : cette discipline évangélique simple (donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, habiller celui qui est nu, visiter celui qui est malade...), nous en sommes capables sans même nous en rendre compte. « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite. » Et cette réponse évangélique est en même temps une entrée dans la joie du Royaume, ce Royaume qui est fait pour tous les hommes. En revanche, il y a une autre attitude qui nous en exclut, c'est lorsque nous nous révélons incapables de faire ce bien à d'autres, ce bien que nous sommes pourtant capables de prodiguer à nos enfants. Et là, cette distinction (ou plutôt cette exclusion) que nous faisons est en même temps une exclusion du Royaume. Terrible évangile où il nous faut apprendre à considérer avec le même amour, la même charité, un nourrisson et un Adolf Hitler. « Moi je vous dis : 'Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent ; souhaitez-leur du bien et non pas du mal. Ainsi vous serez véritablement des fils de votre Père qui est aux Cieux car il fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants. »

Impossible ! me direz-vous. C'est vrai. C'est impossible. Mais ce n'est pas parce que c'est impossible qu'il nous faut baisser les bras et nous réfugier dans la médiocrité. Des exemples ? Une paroissienne me racontait que son père était prisonnier en Allemagne pendant la guerre. Revenu en 1946 à son village, il trouve son épouse avec un enfant d'un an dans les bras. Qu'a-t-il fait ? Il l'a élevé et aimé, tout simplement, sans se poser de questions. Un autre exemple : Une paroissienne a donné naissance à une petite fille que l'on savait incapable de vivre par elle-même ; les médecins avaient conseillé une interruption médicale de grossesse. Les parents s'y opposèrent. L'enfant est née ; elle a reçu le plus qu'elle pouvait recevoir, elle a été aimée : elle était nue ? on l'a habillée ; elle avait faim ? elle a été nourrie ; elle était fragile ? elle a été assistée tant qu'on l'a pu (et à ce titre, je me dois de reconnaître que le service *mère et enfant* du CHU a été formidable) ; la médecine n'en voulait pas ? elle a reçu sa dignité de fille de Dieu par le baptême ; etc. Elle est partie après 19 jours passés avec nous, mais elle a ouvert pour tous ceux et celles qui l'ont reçue un Royaume infini.

Matthieu, comme Jésus nous met en garde : chacun selon ses possibilités nous avons reçu la grâce du Royaume. Mais il n'est en rien automatique : il appartient à chacun de décider d'y entrer ou de s'en exclure.